

déchue de son monopole, s'illustre par une révolte des ouvriers cotonniers et se résorbe par une extension des débouchés, limités essentiellement à l'Angleterre, où le capital trouve encore de vastes régions à transformer et à capitaliser : la pénétration des régions agricoles des provinces anglaises et le développement des exportations vers les Indes, ouvrent le marché à l'industrie cotonnière ; la construction des chemins de fer, le développement du machinisme fournissent le marché à l'industrie métallurgique, qui prend définitivement son essor. En 1836, le marasme de l'industrie cotonnière, succédant à une longue dépression suivie d'une période de prospérité, généralise encore une fois la crise et ce sont à nouveau les tisserands, mourant de faim, qui s'offrent en victimes expiatoires. La crise trouve son issue en 1839 dans l'extension nouvelle du réseau ferré, mais, entretemps, naît le mouvement chartiste, expression des premières aspirations politiques du prolétariat anglais. En 1840, nouvelle dépression de l'industrie textile anglaise, accompagnée de révoltes ouvrières : elle se prolonge jusqu'en 1843. L'essor reprend en 1844 et se transforme en grande prospérité en 1845. Une crise générale s'étendant au continent éclate en 1847. Elle est suivie de l'insurrection parisienne de 1848 et de la révolution allemande et dure jusqu'en 1849, époque à laquelle les marchés américains et australiens s'ouvrent à l'industrie européenne et surtout anglaise, en même temps que la construction des chemins de fer prend un énorme développement en Europe continentale.

Dès cette époque déjà, Marx, dans le Manifeste Communiste, trace les caractéristiques générales des crises et souligne l'antagonisme entre le développement des forces productrices et leur appropriation bourgeoise. Avec une profondeur géniale, il dessine les perspectives pour la production capitaliste. « Comment la bourgeoisie surmonte-t-elle ces crises ? » demande-t-il. « D'un côté, par la destruction forcée d'une masse de forces productrices, de l'autre, par la conquête de nouveaux marchés et l'exploitation plus approfondie des ouvriers ; à quoi cela aboutit-il ? A préparer des crises plus générales et plus formidables et à diminuer les moyens de les prévenir ».

A partir de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle,

le capitalisme industriel acquiert la prépondérance sur le continent. L'Allemagne et l'Autriche prennent leur essor industriel vers 1860. De ce fait, les crises prennent de plus en plus d'extension. Celle de 1857 est courte grâce à l'expansion du capital, surtout en Europe Centrale. 1860 marque l'apogée de l'industrie cotonnière anglaise qui poursuit la saturation des marchés des Indes et de l'Australie. La guerre de Sécession la prive de coton et provoque en 1863 son effondrement complet, entraînant une crise générale. Mais le capital anglais et le capital français ne perdent pas leur temps et de 1860 à 1870 s'assurent de solides positions en Egypte et en Chine.

La période allant de 1850 à 1873, extrêmement favorable au développement du capital, se caractérise par de longues phases de prospérité (environ 6 ans) et de courtes dépressions d'environ 2 ans. La période suivante qui débute par la crise de 1873, et qui s'étend jusqu'en 1896, présente un processus inverse : dépression chronique, coupée de courtes phases ascendantes : l'Allemagne (paix de Francfort en 1871) et les États-Unis viennent de surgir en concurrents redoutables, face à l'Angleterre et à la France. Le rythme du développement prodigieux de la production capitaliste dépasse le rythme de pénétration des marchés : crises en 1882 et en 1890. Déjà, les **grandes luttes coloniales** pour le partage du monde sont engagées et le Capitalisme, sous la poussée de l'immense accumulation de plus-value, est lancé sur la voie de l'Impérialisme qui va le mener à la crise générale et banqueroutière. Entretemps, surgissent les crises de 1900 (guerre des Boers et des « Boxers ») et de 1907. Celle de 1913-1914, devait exploser dans la guerre mondiale.

Avant d'aborder l'analyse de la crise générale de l'Impérialisme décadent, qui fait l'objet de la seconde partie de notre étude, il nous faut examiner le processus qu'ont suivi chacune des crises de l'époque expansionniste.

Les deux termes extrêmes d'un cycle économique sont : a) la phase ultime de la prospérité qui aboutit au point culminant de l'accumulation qui s'exprime par son taux le plus élevé et la plus haute composition organique du capital ; la puissance des forces productives est arrivée à son point de rupture avec la capacité

du marché ; cela signifie aussi, ainsi que nous l'avons indiqué, que le faible taux de profit correspondant à la haute composition organique va se heurter aux besoins de mise en valeur du capital ; b) la phase la plus profonde de la crise, qui correspond à une paralysie totale de l'accumulation de capital et précède immédiatement la dépression.

Entre ces deux moments, se déroulent, d'une part la crise elle-même : période de bouleversements et de destructions de valeurs d'échange, d'autre part, la phase de dépression à laquelle succède la reprise et la prospérité fécondant des valeurs nouvelles.

L'équilibre instable de la production, sapé par l'approfondissement progressif des contradictions capitalistes, se rompt brusquement lorsque la crise éclate et il ne peut se rétablir, que s'il s'opère un assainissement des valeurs-capital. Ce nettoyage s'amorce par une baisse des prix des produits finis, tandis que les prix des matières premières continuent quelque temps leur ascension. La contraction des prix des marchandises entraîne évidemment la dépréciation des capitaux matérialisés par ces marchandises et la chute se poursuit jusqu'à la destruction d'une fraction plus ou moins importante du capital, proportionnée à la gravité et à l'intensité de la crise. Le processus de destruction prend deux aspects : d'une part, en tant que **perte de valeurs d'usage**, découlant de l'arrêt partiel ou total de l'appareil de production qui détériore les machines et les matières non employées, d'autre part, en tant que **perte de valeurs d'échange**, qui est la plus importante, parce qu'elle s'attaque au procès du renouvellement de la production, qu'elle arrête et désorganise. Le Capital constant subit le premier choc ; la diminution du capital variable ne suit pas parallèlement, car la baisse des salaires retarde généralement sur la baisse des prix. La contraction des valeurs empêche leur reproduction à l'échelle ancienne, de plus, la paralysie des forces productives empêche le capital qui les représente d'exister comme tel : c'est du capital mort, inexistant, **bien que subsistant sous sa forme matérielle**. Le processus de l'accumulation du capital se trouve également interrompu parce que la plus-value accumulée a été engloutie avec la chute des prix, bien que cepen-

dant, l'accumulation des valeurs d'usage puisse fort bien se poursuivre quelque temps par la continuation des extensions prévues de l'appareil productif.

La contraction des valeurs entraîne aussi la contraction des entreprises : les plus faibles succombent ou sont absorbées par les plus fortes moins ébranlées par la baisse des prix. Cette centralisation ne s'effectue pas sans luttes : tant que dure la prospérité, tant qu'il y a du butin à partager, celui-ci se répartit entre les diverses fractions de la classe capitaliste au prorata des capitaux engagés, mais que survienne la crise et que la perte devienne inévitable pour la **classe dans son ensemble**, chacun des groupes ou capitalistes individuels s'efforce, par tous les moyens, de limiter sa perte ou d'en rejeter l'entièreté sur le voisin. **L'intérêt de la classe se désagrège sous la poussée des intérêts particuliers**, disparaît, alors qu'en période normale ceux-ci respectaient une certaine discipline. Nous verrons que dans la crise générale, c'est l'intérêt de classe, au contraire, qui affirme sa prédominance.

Mais la chute des prix qui a permis la liquidation des stocks de marchandises anciennes s'est arrêtée. L'équilibre se rétablit progressivement. Les capitaux sont ramenés en valeurs à un niveau plus bas, la composition organique s'abaisse également. Parallèlement à ce rétablissement s'opère une réduction des prix de revient, conditionnée principalement par la **compression massive des salaires** ; la plus-value — oxygène — réapparaît et ranime lentement tout le corps capitaliste. Les économistes de l'école libérale célèbrent à nouveau les mérites de ses antitoxines, de ses « réactions spontanées », le taux de profit se relève, devient « intéressant », bref, la **rentabilité des entreprises se rétablit**. Puis l'accumulation renaît, aiguisant l'appétit capitaliste et préparant l'éclosion d'une nouvelle surproduction. La masse de plus-value accumulée grossit, exige de nouveaux débouchés jusqu'au moment où le marché retarde à nouveau sur le développement de la production. La crise est mûre. Le cycle recommence.

« Les crises apparaissent comme un moyen d'attiser et de déchaîner toujours de nouveau le feu du développement capitaliste ». (R. Luxembourg).

(A suivre.)

MITCHELL